

Séance du 23 mars 2015

## **Le philosophe Louis de Bonald et la Faculté de Médecine de Montpellier**

par **Thierry LAVABRE-BERTRAND**

---

### **MOTS-CLÉS**

Bonald (Louis de) 1754-1840 - Barthez (Paul-Joseph) 1734-1806 - Lordat (Jacques) 1773-1870 - Ventura (Père Gioacchino) 1792-1861 - Vitalisme - Traditionalisme - Philosophie politique - Philosophie biologique.

### **RÉSUMÉ**

Le philosophe Louis de Bonald (1754-1840) a bâti sa philosophie sur une étude du langage lui permettant de baser la structure de la société sur le ternaire Pouvoir/ministre sujet. On peut par certains côtés voir en lui un précurseur de la sociologie et du structuralisme. Il met pourtant l'homme concret au centre de son discours, le définissant comme "une intelligence servie par des organes". A la même époque, la Faculté de médecine de Montpellier élabore et défend une philosophie biologique, le vitalisme, à la suite de Paul-Joseph Barthez (1734-1806) et de son principal élève Jacques Lordat (1773-1870), lequel étudie sous divers aspects, notamment philosophique et théologique, la triade âme (ou sens intime)/force vitale/agrégat matériel. Il défend avec passion la définition bonaldienne de l'Homme. La lutte contre le traditionalisme va être menée par certains théologiens libéraux, dont le Père G. Ventura (1792-1861) qui avait été un acteur de la révolution romaine de 1848 et à ce titre contraint à l'exil en France, notamment à Montpellier. Ventura attaque à la fois Bonald et la philosophie médicale montpelliéraine au long d'une controverse qui eut en son temps un écho certain. Ces querelles aujourd'hui bien oubliées ne manquent cependant pas d'importance. Elles soulignent le caractère souvent novateur des philosophies traditionalistes, et permettent de voir les liens entre des domaines séparés, ici une conception à la fois ternaire et unitaire de l'Homme.

---

En 1854 paraissait un ouvrage au titre interminable, selon la mode du temps : *Réponses à des objections faites contre le principe de la dualité du dynamisme humain, lequel est une des bases de l'Anthropologie médicale enseignée dans la Faculté de Médecine de Montpellier précédées d'une introduction dont l'objet est, d'abord, de montrer la nécessité où est cette Faculté de défendre son Enseignement ; ensuite de présenter pour exemple une Apologie de la Définition Bonaldienne de l'Homme, condamnée par le célèbre Père Ventura, par M. le Professeur Lordat.* Voilà réunis trois noms, Bonald, Lordat, Ventura, bien oubliés aujourd'hui mais qui en des domaines différents ont marqué le paysage intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette

controverse peut paraître au premier abord picrocholine, comme aurait dit Maître François Rabelais. Elle contient pourtant en germe des débats essentiels, allant jusqu'à éclairer les débats aigus de notre temps.

Face à l'écroulement subit d'une civilisation multiséculaire, la pensée contre-révolutionnaire essaie de comprendre pour combattre. Deux noms sont au premier plan : Joseph de Maistre (1753-1821), esprit brillant, polémiste redoutable façonné par la franc-maçonnerie et l'occultisme, et Louis de Bonald, auteur plus sérieux, laborieux, mais passant pour plus solide et profond.

La médecine suit un chemin parallèle. Après la suppression des universités, la Convention crée les Écoles de santé de Paris, Strasbourg et Montpellier. Cette dernière n'est plus qu'une école de province, Paris accumulant les découvertes de premier plan. Montpellier va se raccrocher à Barthez pour demeurer école de pensée sous la conduite de Jacques Lordat, qui va faire évoluer un Vitalisme proche des Lumières vers une tentative de contre-révolution médicale.

Ce double mouvement de réaction pourrait paraître stérile et voué à l'échec. Il sera tout au contraire occasion de réels progrès conceptuels. Il était logique que la pensée de Bonald et celle de Lordat se rencontrassent et c'est ce qui va être montré ici et qui nous mènera loin.

## I – Le Noble, le Médecin et la Philosophie

Le bâtonnier F. Bedel de Buzareingues a fait ici même revivre le personnage de Louis de Bonald<sup>(1)</sup>. On ne reprendra que quelques traits biographiques indispensables. Louis de Bonald est né à Millau, le 2 octobre 1754, héritier d'une vieille famille de noblesse de robe et d'épée. Il fait l'essentiel de ses études au Collège de Juilly, près de Paris. Il s'y montre élève docile et sera très marqué par le Père Jean-François Mandar (1732-1803), compagnon d'herborisation de J.J. Rousseau en ses dernières années. Cette atmosphère intellectuelle est à souligner. Bonald n'a pas été formé dans une ambiance hostile aux Lumières, mais dans une religion sereine, accueillante et probablement peu mystique. Après un passage aux Mousquetaires, il revient à Millau, en devient maire, après avoir épousé Marie-Élisabeth de Guibal de Combescure. L'histoire retiendra surtout le nom de son fils aîné, Victor (1780-1871), qui sera recteur de l'académie de Montpellier, et de celle de Toulouse, et celui du benjamin, Maurice (1787-1870), évêque du Puy en 1823 qui deviendra archevêque de Lyon en 1839 au décès du cardinal Fesch, et bientôt cardinal.

Bonald accueille la Révolution sans réticences. Il devient président de l'Assemblée départementale de l'Aveyron mais la rupture arrive vite. Dans la crainte d'avoir à appliquer les mesures liées à la Constitution civile du clergé, il rompt avec éclat avec la Révolution, démissionne et émigre, laissant en France sa femme (et son dernier fils), qui arrivera à sauver la gentilhommière du Monna à quelques kilomètres de Millau. Après un bref passage à l'armée des Princes, il s'installe à Heidelberg, et, s'appuyant sur une bibliothèque des plus somptueuses, se met à rédiger son premier ouvrage, la *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796) tout en pourvoyant à l'éducation de ses fils. Revenu à Paris où il se cache sous le nom de citoyen Séverin, il poursuit la rédaction de ses ouvrages cardinaux (*du Divorce* et la *Législation primitive*) et obtient sa radiation de la liste des émigrés. Repéré par Bonaparte, qui voudrait se l'attacher, il garde ses distances tout en devenant l'ami de Chateaubriand et de son *groupe littéraire*, milieu passionnant par le rôle de pont qu'il réalise entre

la tradition un peu sèche du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant et le romantisme qui va marquer la Restauration. Bonald est alors au sommet de son activité. Sous la pression de Fontanes, il accepte un siège au Conseil de l'Université impériale. La Restauration le ravit, et le déçoit vite. L'idée même de Charte et de gouvernement représentatif le révolte. Député ultra de l'Aveyron, il œuvre à l'abolition du divorce, et combat la politique libérale de Louis XVIII, qui tente de l'amadouer en le nommant à l'Académie française au fauteuil de Cambacérès exclu comme régicide, puis ministre d'Etat, enfin pair de France en 1823. Il collabore loyalement avec les gouvernements de Charles X, acceptant de présider la commission de censure, ce qui l'amène à rompre avec Chateaubriand, tout en ne se faisant aucune illusion sur l'avenir. Il se retire de plus en plus en Aveyron, et refuse naturellement tout contact avec l'usurpateur Louis-Philippe. Il meurt le 23 novembre 1840 au Monna où il repose.

À ne lire que ces quelques lignes biographiques, on serait tenté de ne voir que le parcours logique d'un émigré qui n'a rien appris ni rien oublié et qui poursuit le rêve chimérique d'une restauration pure et simple de l'Ancien Régime. La vérité est tout autre. Il faut tenter de résumer toute une philosophie et on ne saurait ici être exhaustif, alors que les études bonaldiennes sont en plein essor<sup>(2)</sup>. La construction se veut d'une logique implacable.

Pour Bonald, "la pensée ne peut être connue que par son expression ou la parole (...) La parole est l'expression naturelle de la pensée ; nécessaire non seulement pour en communiquer aux autres la connaissance, mais pour en avoir soi-même la connaissance intime, ce qu'on appelle avoir la conscience de ses pensées (...). Il est nécessaire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. Ce qui veut dire qu'il est nécessaire que l'homme sache la parole avant de parler ; proposition évidente, et qui exclut toute idée d'invention de la parole par l'homme<sup>(3)</sup>". La parole ne crée pas en nous la pensée, elle en permet seulement la manifestation, comme un rayon de soleil dans une pièce obscure nous fait voir flotter les grains de poussière. De nombreuses affirmations de Bonald rejoignent les positions contemporaines d'un Noam Chomsky.

Le langage tient un triple rôle dans la pensée de Bonald : il prouve l'existence de Dieu, puisqu'il faut bien que le premier homme ait reçu la parole d'une Intelligence. Il garantit la cohérence d'une philosophie qui se sert du langage pour être communiquée. Il véhicule par lui-même les briques élémentaires de la Raison et surtout les relations qu'elles ont entre elles et qui nous permettent de décrire et de comprendre le monde : hors de ces relations seules conformes à la Raison et qui découlent de la nature des choses, toutes les constructions de l'esprit humain sont tôt ou tard vouées à l'échec. Parmi ces relations élémentaires, l'une des plus générales est la trilogie du Pouvoir, du Ministre et du Sujet qui vaut en religion (Dieu créateur, Médiateur ou Christ, Homme), dans l'État (Souverain, Ministre, Sujet), dans la Famille (Père, Mère, Enfant). On débouche ainsi sur la structure d'une société *constituée*, qui est le point fixe vers lequel tend toute société *en état violent* c'est-à-dire non conforme à la vérité naturelle.

On voit qu'on est loin d'une simple nostalgie d'un état révolu. On ne saurait ici décliner toutes les conséquences, mais il faut souligner la nature profondément logique et démonstrative du discours. Il ne s'agit pas simplement comme chez Montesquieu ou Rousseau de réduire les faits à d'autres faits plus simples (la nature, le climat, l'histoire supposée de l'humanité depuis sa liberté native jusqu'à l'état de société corrompue...) mais de partir du plus haut niveau possible de la réflexion, pour

dérouler un modèle purement logique, universellement valable et permettant d'interpréter la société comme l'incarnation de ce modèle au cours du temps. Si l'on cherche à s'écarter de cette structure logique, on aboutit au chaos. La monarchie très-chrétienne est bien sûr pour Bonald celle qui se rapproche le plus de l'idéal, avec un pouvoir souverain, épaulé de corps intermédiaires dévoués de façon héréditaire à la chose publique, et un peuple qui ne saurait que trouver son avantage dans la paix et un labeur bien ordonné.

On ne peut manquer de penser en évoquant ces trois ordres à l'œuvre elle aussi tout entière basée sur ce concept de tripartition des populations indo-européennes de Georges Dumézil (1898-1986). Le point de départ est autre (ici une étude comparative des mythologies indo-européennes pour en découvrir les invariants), mais l'interprétation logique de l'ensemble des manifestations de la vie sociale proche.

Penser la société en termes purement logiques, comme une sorte d'algorithme, c'est y voir un objet de véritable science qui, en un sens, résume et supplante la philosophie. Beaucoup voient en Bonald le père de la sociologie, tel Auguste Comte, qui faisait présider Maistre et Bonald au 26 novembre dans le calendrier positiviste. On peut aussi le voir comme le précurseur du structuralisme, qui au départ est une réflexion sur ce qui fonde le langage, étendue par Claude Lévi-Strauss (1908-2009) aux investigations ethnologiques.

En se montrant ainsi novateur, Bonald prend cependant un risque : celui de vider la philosophie de tout contenu réel et de réduire la vérité à ce qui se manifeste dans la société, tout en refusant toute dignité propre à l'individu. Lui a-t-on assez reproché cette phrase : "l'Homme n'existe que pour la société et la société ne le forme que pour elle(4)" ! Or ce faisant, Bonald ne dit pas qu'il s'agit là d'un idéal à atteindre, mais d'un fait bien réel applicable à toute société. Il reste qu'il s'approche dangereusement de deux courants fermement condamnés durant le XIX<sup>e</sup> siècle par l'Église : le fidéisme et le traditionalisme (au sens théologique). Le premier affirme que la foi ne se démontre pas, et qu'il faut croire (selon l'expression de Vincent de Lérins) *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus* (ce qui partout, toujours et par tous) a été professé. Le second en est proche : toute vérité ne peut être reçue que par tradition. Après les soumissions exigées de Beautain (1796-1867) entre 1835 et 1844 et de Bonetty (1798-1879) en 1855, et également les dérives de Lamennais (1782-1854), le concile Vatican I en fera une censure générale : "Si quelqu'un dit que le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut être connu avec certitude par ses œuvres grâce à la lumière naturelle de la raison humaine, qu'il soit anathème(5)". Il n'y eut jamais de condamnation explicite de Bonald, et d'ailleurs elle eût été injuste : le langage certes nous est transmis avec les vérités philosophiques que celui-ci véhicule, mais les vérités de théologie naturelle (l'existence de Dieu notamment) peuvent être inférées rationnellement de cette transmission même qui ne se substitue pas aux capacités de démonstration de l'individu.

C'est que cet individu tient une place fondamentale dans la pensée de Bonald contrairement à ce que l'on pourrait croire. Elle se cristallise dans une formule qui va devenir centrale pour la suite de cet exposé : "l'homme est une intelligence servie par des organes", qu'il insère pour la première fois dans son ouvrage sur le *Divorce* (1801) et qu'il explicite longuement dans ses *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales* (1818)(6). Elle s'oppose frontalement à la définition thomiste classique, "l'homme est un animal raisonnable" en consonnant

davantage au premier abord avec une vision plus platonicienne d'âme "enfermée" dans le corps qu'aristotélicienne d'âme pilote certes, mais aussi "forme" du corps. Il écrit : "cette définition exprime à la fois la prééminence absolue de l'esprit et l'infériorité de la matière, la supériorité relative de l'intelligence sur les organes, et la dépendance des organes à l'égard de l'intelligence. La définition qui appelle l'homme *un animal raisonnable* ne distingue plus assez cette noble créature, dans un temps où l'on fait de tous les animaux des êtres doués d'intelligence et de raison : elle renverse l'ordre de nos facultés en nommant la partie qui reçoit le mouvement avant celle qui le communique ; elle renverse même l'ordre éternel des êtres en plaçant la matière avant l'esprit(7)". Loin de n'être qu'un simple rouage passif créé par la société, c'est au contraire cet individu qui est par essence intelligence et le but de la société : nous sommes loin d'une société totalitaire.

Il est temps d'en venir au second protagoniste de cette histoire, Jacques Lordat, né à Tournay (dans les futures Hautes-Pyrénées) le 11 Février 1773. Son père, Jean, y était maître chirurgien. Il fait ses études chez les Doctrinaires de Tarbes. Chirurgien aide-major à l'armée des Pyrénées, il y tombe malade et vient en convalescence à Montpellier, où vient de s'ouvrir la nouvelle Ecole de Santé. Il en suit les cours en auditeur libre et est admis, en l'an V, à valider cet enseignement en une seule série d'examens. Prosecteur en 1802, il est chef des travaux anatomiques en 1804. C'est alors que se place l'étape capitale de sa vie intellectuelle : la rencontre avec l'illustre Barthez (1734-1806). Ils se lient intimement et Barthez à sa mort, en 1806, lui lègue tous ses manuscrits, consacrant officiellement cette filiation spirituelle. Lordat est nommé au concours, en 1811, titulaire de la chaire de médecine opérante et cas rare passe, à la mort de Dumas en 1813, à celle d'anatomie et de physiologie qui sera dédoublée en 1824. Il conservera la physiologie jusqu'à sa mise à la retraite, en 1860, à 87 ans ! Il est doyen de 1819 à 1830 et marque profondément son empreinte en réorganisant les locaux, la Bibliothèque et le Musée d'Anatomie, et en accueillant les collections de dessins d'Atger. Il meurt le 27 Avril 1870.

Son œuvre est abondante, avec l'édition quasi annuelle de ses leçons inaugurales. S'y ajoutent des œuvres relatives à Barthez (*Exposition de la doctrine médicale de P.J. Barthez et Mémoires sur la vie de ce médecin*, 1818 ; *Consultations de médecine*, 1810), des monographies originales, des ouvrages doctrinaux plus étendus (*Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme*, 1844 ; *Théorie physiologique des passions humaines*, 1853...), Curieuse personnalité en vérité, très paradoxale : défenseur intransigeant et passablement figé de la doctrine barthézienne, accusé des pires manigances par ses ennemis, opportuniste en politique, il est par ailleurs passionné d'art, de musique et de littérature, d'une culture stupéfiante.

Lordat se veut l'héritier de Barthez mais il ne se contente pas de le répéter servilement. Reprenons rapidement l'évolution de la Doctrine. Barthez, dans ses *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme* (1778 ; 1806) entend importer en médecine ce qui était devenu le paradigme fondateur de la science du XVIII<sup>e</sup> siècle : la démarche de Newton. Celui-ci ne connaissait rien de la nature de la gravitation, cela ne l'empêchait pas de décrire ses effets par une équation. Comment expliquer scientifiquement la physiologie et la pathologie humaines au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle : par la physique et la chimie ? Elles sont insuffisantes. Par l'âme, comme le voudrait Stahl (1659-1734), d'où le terme d'animisme donné à sa

doctrine ? Mais c'est renoncer à la science, puisque la vie humaine est un objet scientifique qu'on doit pouvoir appréhender naturellement. Reste donc à défendre l'étude naturelle de la vie (on ne parle pas encore de biologie) en faisant découler celle-ci d'un principe, le *Principe vital*, dont on ne connaît pas la nature, mais dont on peut, en le nommant, mieux comprendre les effets. Le vitalisme barthésien apparaît ainsi comme un effort pour penser la singularité de la vie et une première ébauche du concept d'autorégulation : l'organisme n'est pas structuré de l'extérieur à la façon d'une montre comme le pensait Descartes, il se construit, se dirige et se répare par lui-même.

Barthés centrait son discours sur l'importance du Principe vital. Lordat, lui, va pousser la logique plus loin, en voulant bâtir une authentique *Anthropologie médicale*. Si l'on admet que l'Homme est composé d'une âme, d'un Principe vital et d'un agrégat matériel, ce qui importe, plus que chacun de ces trois éléments pris séparément, c'est leur *Alliance* dans un unique et indissociable composé. Et Lordat de décliner à l'infini les conséquences : troubles du langage, qu'il individualise le premier sous le terme d'*alalie*<sup>(8)</sup>, compréhension de la sénescence, de l'anesthésie (1847), des passions humaines...Mais aussi place de l'art, de la littérature, de la théologie...et de la philosophie pour la compréhension authentique de la nature humaine dans ses différentes dimensions, y compris pour soigner.

Comment Lordat a-t-il rencontré la pensée de Bonald ? Celle-ci était certes largement répandue à l'époque et Lordat passait pour plutôt conservateur. En témoigne l'anecdote de la révocation de Prunelle, d'idées avancées, que le baron Creuzé de Lesser (1771-1839) pour lors préfet de l'Hérault, tenait pour responsable d'un charivari étudiant lors de la représentation d'une de ses œuvres à la Comédie à Montpellier. Prunelle en voudra mortellement à son collègue ! Plus sérieusement Lordat, doyen de la Faculté de médecine de 1819 à 1830 était le subordonné de Victor de Bonald (1780-1871), recteur de l'académie à deux reprises et vigoureux défenseur de la pensée de son père.

Quoi qu'il en soit, Lordat fait sienne la définition bonaldienne *l'homme est une intelligence servie par des organes* dans son *Idée Pittoresque de la Physiologie Humaine Médicale enseignée à Montpellier* correspondant à son cours de l'année 1848-1849 publié en 1851. Il y présente l'Homme comme une société domestique où le Maître a besoin d'un Majordome (c'est son propre terme) pour régler la maisonnée et ceci au fil de... 15 leçons !

On comprend cet enthousiasme : Lordat a toujours mis en avant la primauté de l'intelligence qu'il nomme *Sens intime*. Il a rédigé tout un ouvrage pour en prouver le caractère inaltérable (*Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme*, 1844), il a toujours considéré à la suite de Barthés que l'organisation matérielle découle du pouvoir directeur du Principe vital, il a toujours défendu l'étroite imbrication des trois composants de l'être humain. Il prend donc fait et cause pour Bonald. Il lui en cuira.

## II – Controverses

“J'appris en 1850, que notre Doctrine était suspectée par des Catholiques rigides de Montpellier. Tant que j'ignorai la source de ces bruits, je n'y pris point garde ; mais des Hommes graves (...) m'avertirent que les fondements de l'improbation méritaient de l'attention. Bientôt je soupçonnai, et depuis j'ai été certain, que



cette attaque venait du Père Ventura, dont les prédications avaient produit une grande sensation<sup>(9)</sup>". Qui était donc ce Père Ventura ? Il faut pour le savoir faire un détour par l'Italie.

Gioacchino Ventura de Raulica naît à Palerme en 1792. D'abord jésuite, il passe chez les théatins, dont il devient général en 1830. D'abord sensible aux idées traditionalistes, il mène une carrière de prédicateur renommé, jusqu'à se voir qualifier de Bossuet italien. L'unité italienne est alors la grande question. Ventura devient familier de Pie IX (1792-1878), qui vient d'être élu pape et porte les espoirs des libéraux. Il représente la république sicilienne auprès de la cour de Rome après la Révolution de 1848 et tente de peser auprès du pape : il voudrait le voir prendre la tête d'une confédération italienne, faire la guerre à l'Autriche, ce que Pie IX refuse énergiquement, déconseille la nomination de Pellegrino Rossi comme premier ministre. L'assassinat de celui-ci déclenche la révolution à Rome. Ventura tente de dissuader Pie IX de fuir à Gaète, il essaie de freiner le général Oudinot qui va renverser la république romaine, et se trouve dans une position très inconfortable lorsque Pie IX est rétabli par les troupes françaises. Il ne lui reste plus qu'à s'enfuir à son tour, et il vient trouver refuge pendant deux ans...à Montpellier. Il monte ensuite à Paris où il renoue avec la prédication mondaine et où il mourra en 1861.

Ventura appartient à cette phalange de prêtres libéraux, partisans enthousiastes de l'unité italienne et proches de Pie IX qui ne peut les préserver des rigueurs de la répression. Tels sont Vincenzo Gioberti (1801-1852) qui poursuit une carrière politique (il sera brièvement premier ministre du roi Charles-Albert) et surtout Antonio Rosmini (1797-1855), personnalité attachante, très lié à Pie IX qui était loin d'être le fanatique froid que d'aucuns ont décrit, et, malgré ce, transitoirement condamné par la congrégation de l'Index, puis par Léon XIII... et finalement béatifié par Benoît XVI en 2007.

Ces prêtres libéraux cherchent aussi à rénover la pensée théologique et philosophique, en s'attachant notamment à l'étude de la genèse des idées. Gioberti et Rosmini se font les ennemis des Jésuites, qui commencent à restaurer le thomisme et à en faire la philosophie quasi-officielle de l'Église, mouvement qui culmine avec la publication de la bulle *Aeterni patris* de Léon XIII en 1879. Ventura, plus politique, se raccroche très nettement au thomisme qui va être à la fois outil de reprise en mains (avec par exemple au siècle suivant le cardinal Billot (1846-1931), promu à la pourpre en même temps que le cardinal de Cabrières en 1912) et inspireur de la démocratie chrétienne avec Jacques Maritain (1882-1973) et Étienne Gilson (1884-1978).

Contraint de s'exiler, Ventura prêche inlassablement la plus stricte scolastique contre toutes les erreurs contemporaines. Alors qu'il avait été dans sa jeunesse le traducteur admiratif de Bonald, il va l'attaquer sans faiblir. Ne serait-ce pas que, dans son exil, sa détestation de la réaction ait mûri, et quel meilleur moyen de disqualifier un adversaire qui prétend défendre le trône et l'autel que de l'attaquer sur son orthodoxie ? Ainsi va naître une chaude polémique. Redonnons la parole à Lordat : "Dans un des derniers jours de 1850, je le (Ventura) trouvai chez Mgr l'Évêque ; la connaissance fut faite d'autant plus promptement, que le prélat désira que nous pussions articuler en sa présence les propositions contradictoires qui pouvaient nous diviser.

“Il s’agissait de la Constitution de l’Homme. Notre premier dogme est la Dualité du Dynamisme Humain, comme Hippocrate l’avait conçue et comme Barthez l’a formulée. Le Père Ventura rejeta cette proposition : il se prononça en faveur de l’Unité de ce Dynamisme, et il déclara que la seule théorie de l’Homme que l’on pût catholiquement admettre, était l’Animisme de Stahl<sup>(10)</sup>”. C’est que Ventura se veut un thomiste pur, et que le thomisme était à l’origine de l’affirmation solennelle du Concile œcuménique de Vienne (1312) selon laquelle “doit être considéré comme hérétique quiconque osera affirmer, soutenir ou tenir avec entêtement que l’âme rationnelle ou intellectuelle n’est pas la forme du corps humain par elle-même et par essence<sup>(11)</sup>”. Lordat affirme se placer sur un autre plan. Il n’a pas de la métaphysique la même définition que la Scolastique : “Depuis environ soixante ans le mot *Métaphysique* est employé par moi dans les sens de Bacon : la *Métaphysique générale* est la même chose que l’Ontologie ou la *Science première*, et la *Métaphysique particulière* est la recherche des Causes qui agissent suivant des fins : les Puissances Intellectuelles et les Puissances Vitales, quoique très-différentes par leur nature, méritent d’être placées dans cette catégorie eu égard à la tendance de leur *Finalité*<sup>(12)</sup>”. La Scolastique se met sur le plan absolu des substances, et affirme ainsi l’identité du Principe vital et de l’âme pensante en conséquence du dogme catholique. Lordat a une vision beaucoup plus “phénoménologique” en termes de relations entre entités virtuelles définies par leur fonction. “Depuis plus de cinquante ans je démontre à ceux qui cherchent la vérité sans idée préconçue, l’arbitraire, la fausseté et l’absurdité du Stahlianisme ; j’en fais voir les conséquences logiques les plus naturelles, qui sont l’identité du Dynamisme Humain et de celui des bêtes, la divisibilité de l’âme pensante et par conséquent sa mortalité ; et, pour prouver la réalité de cette tendance didactique, je cite le parti que Cabanis a tiré de cette hypothèse<sup>(13)</sup>”. Lordat veut en rester sur un strict plan scientifique au nom même de la neutralité de l’enseignement public : “La Métaphysique de mon Adversaire ne peut pas convenir à une École où se réunissent des élèves attachés à des Cultes divers, et la mienne, qui est *naturelle, expérimentale, empirique*, doit être à ses yeux une folie au-dessous de toute critique<sup>(14)</sup>”. Car Lordat n’est pas Bonald. Il est et restera fidèle à tous les régimes et ne veut pas se compromettre. Il s’empresse de publier un *Accord des doctrines anthropologiques de Montpellier avec ce que demandent les Lois, la Morale publique et les enseignements religieux prescrits par l’État* (leçons de 1851-1852), où il fait appel à l’Histoire Sainte et à l’exégèse avec l’appui du pasteur Corbières pour démontrer son orthodoxie.

Le débat ne reste pas confiné au salon de Mgr Thibaut, ni à la médecine. Parti pour Paris en 1851, le Père Ventura devient un des prédicateurs très prisés de la scène parisienne. Il publie en 1852 un recueil de conférences *La Raison Philosophique et la Raison Catholique*, où il s’en prend à son véritable adversaire, Bonald : “Voici, M. de Bonald venir lui (à la société) offrir avec la même suffisance que Wolf et Descartes, une philosophie nouvelle (...) (il) ne s’est même pas douté qu’entre la philosophie païenne des anciens temps, et la philosophie protestante de ces temps derniers, il y a eu une philosophie toute catholique (...) Quand on a vu un esprit aussi solide et aussi chrétien que M. de Bonald se donner, lui aussi, une pareille importance, qui serait ridicule si elle n’était pitoyable, on n’a pas le droit de s’étonner que d’autres, moins chrétiens et moins solides en aient fait autant<sup>(15)</sup>”.



Bonald est donc bien un novateur ignorant la vraie philosophie issue de la Scolastique. Et suit une réfutation en règle de sa théorie du langage comme source des idées, qui ne feraient de celles-ci que des créations de la société, non un acte propre.

Le fils aîné de Bonald, Victor, répond vertement et publie le 15 avril 1852 une lettre ouverte dans l'*Univers* de Louis Veillot qui s'attire une réplique indignée du Père Ventura *De la vraie et de la fausse Philosophie* (1852), où il s'attache en outre, sans rien céder sur le fond, à se moquer de Victor de Bonald, qu'il met bien au-dessous de son père. Il attaque frontalement cette fameuse définition de l'Homme *une intelligence servie par des organes* : "La nature ou l'essence de l'homme consiste en cela qu'il est *une intelligence UNIE* au corps, d'une manière si intime, qu'elle ne forme avec le corps qu'un *composé réel, naturel, substantiel*, et non pas un composé seulement *accidentel, artificiel, moral, factice*<sup>(16)</sup>". Victor de Bonald a eu beau faire valoir que la définition paternelle ne prétendait nullement à l'exhaustivité, Ventura maintient que la seule définition orthodoxe veut que l'Homme soit un animal (au sens précis d'être animé) raisonnable. On est bien devant un dialogue de sourds : définition substantielle et absolue contre définition opérationnelle.

Ventura n'en reste pas là. Il insinue qu'en cette affaire Victor de Bonald s'est laissé manipuler par une coterie montpelliéraine : "Mais voici des lettres de Montpellier, que je reçois à l'instant même, et qui m'annoncent des choses bien étranges. D'après cette correspondance, la lettre que vous m'avez adressée, Monsieur le Vicomte, ne serait pas l'œuvre d'une personne, mais d'une coterie, la coterie cartésiano-janséniste, existant encore quoiqu'à l'état d'agonie, dans cette ville si catholique, où elle a été la vraie cause de tous les scandales qui ont eu lieu, dans ces derniers temps, dans votre insigne diocèse (...) Ne m'ayant pu nuire de près, elle cherchait l'occasion de me nuire de loin. Cette occasion, elle crut l'avoir trouvée dans la critique que (...) j'ai dû faire de quelques doctrines de M. de Bonald<sup>(17)</sup>". Nous n'en saurons ici pas plus sur les noms des responsables, ni sur les supposés scandales.

La polémique se poursuit quelque temps. À *De la vie et des écrits de M. le vicomte de Bonald* (1853), le Père Ventura oppose un *Essai sur l'origine des idées* (1854) auquel fera suite quelques lettres ouvertes de Victor de Bonald dans le *Correspondant*. Le Père Ventura ne répondra plus.

Pendant ce temps que se passait-il à Montpellier ? L'abbé Bautain, dont on a parlé plus haut, et qui est aussi médecin, vient à Montpellier prêcher chez les Pénitents blancs en 1852. Il prend fait et cause pour la doctrine montpelliéraine en des termes tels que la Compagnie décide d'un grand banquet, où Lordat siège à sa gauche, pour entendre les félicitations et les discours de M. de Boussairolles et de M<sup>e</sup> Estor. Mais surtout, avis est pris auprès d'une autorité indiscutable, celle de l'abbé Flottes (1789-1864), professeur à la Faculté des Lettres.

Né à Montpellier qu'il ne quittera jamais, Jean-Baptiste-Marcel Flottes a pour condisciple Frédéric Bérard (1789-1828) historien des doctrines montpelliéraines. Sainte-Beuve en donne un portrait fielleux dans une note de son *Port-Royal* : "L'abbé Flottes (...) était un homme d'étude plus qu'un homme d'esprit, un homme de piété aussi (...) dont la messe toutefois, me dit-on, ne durait guère qu'un quart d'heure : il avait à Montpellier la réputation d'une *messe courte* (...) Au demeurant, un de ces hommes de province remarquables et qui honorent leur cité ; (...) un peu singulier d'ailleurs, mais singulier d'habitudes plus que d'humeur, dont toutes les

jours se ressemblaient, et qui, ayant habité toute sa vie à Montpellier où il était né, n'avait jamais franchi l'enceinte de sa ville, n'ayant jamais vu la mer que du haut du Peyrou<sup>(18)</sup>". L'abbé Flottes qui s'est principalement intéressé à St Augustin, Pascal, Huet et Port-Royal exerce un véritable magistère. Il finit par rendre comme avis une *Réponse à cette question : l'hypothèse qui admet un principe de vie distinct de l'âme et des organes est-elle contraire à la morale et à la religion ?* (1859). Il y réfère à plusieurs auteurs, et notamment à Casimir Ubaghs (1800-1875), professeur à Louvain (qui sera condamné en cour de Rome en 1864 pour ontologisme et traditionalisme) pour conclure : "L'hypothèse du principe vital distinct de l'âme et des organes, et celle qui affirme que l'âme est le principe de la vie, sont deux opinions libres ; et quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, on n'en sert ni plus ni moins les intérêts de la morale et de la religion<sup>(19)</sup>".

Tempête dans un verre d'eau ? Il semble que des leçons bien plus générales puissent être tirées.

### III – *Ad augusta per angusta*

Le spectacle de ces disputes désormais bien lointaines nous livre une image amusante et éclairante du petit monde intellectuel montpelliérain. Rivalités politiques et religieuses, coteries, vie de la cité y apparaissent sous un jour bien oublié.

Plus profondément, Bonald et Lordat amènent à réfléchir au mécanisme de l'enrichissement des idées. On en reste souvent au mythe du progrès conquis sur des convictions antérieures surmontées, souvent dans la douleur, par des esprits d'envergure suffisante pour rejeter et miner des positions traditionnelles. C'est aussi parfois l'image d'une conversion déchirante, telle celle du cardinal Newman (1801-1890) sacrifiant sécurité et affections personnelles pour quitter l'anglicanisme et aller selon sa devise *ex umbris et imaginibus in veritatem*, telle aussi celle d'un Louis de Broglie (1892-1987) renonçant en mécanique quantique à une vision déterministe pour adopter l'interprétation probabiliste de Bohr (conversion d'ailleurs moins durable, puisqu'il finit *relaps* !)

Ici, rien de tout cela. Il s'agit au contraire au départ de défendre un legs, et de saper les positions de l'adversaire en retournant ses arguments. C'est par les Lumières que l'on peut combattre les Lumières, et une part de l'attaque du Père Ventura se fonde sur cet argument : Bonald et Lordat ne veulent pas partir des prémisses philosophiques thomistes, mais d'un état de la philosophie telle que la concevait le XVIII<sup>e</sup> siècle. On est là en présence de positions inconciliables, du moins en apparence. Certes la métaphysique thomiste affirme l'unicité du composé humain, corps et âme, et il s'agit d'une affirmation dogmatique. Il reste que le concept d'âme forme du corps n'a plus grand sens à l'époque moderne, et que le bon combat suppose une philosophie "intermédiaire", moyenne, entre l'exposé théologique absolu et les hommes de terrain, notamment scientifiques. L'opposition d'ailleurs est factice, puisque St Thomas admettait l'idée de nombreuses "âmes" (intellective, sensitive, nutritive...), les âmes "métaboliques" pouvant être regroupées en un principe vital au sens barthézien. Symétriquement Lordat défend énergiquement l'idée que le principe vital humain est étroitement imbriqué à l'âme et au corps et qu'on ne saurait assimiler la force vitale de l'homme à celle des animaux<sup>(20)</sup>.

Il n'y a pas là que querelles de mots. Le langage est au cœur de la pensée de Bonald comme de celle de Lordat. Les définitions de l'Homme ne sont pas sans conséquence : Bonald le voit comme intelligence incarnée et met donc l'accent sur sa dimension transcendante, loin de mécaniser la société qui deviendrait l'élément déterminant du "formatage" individuel. L'Homme animal raisonnable cher au Père Ventura est d'abord un animal (et même s'il entend animal comme animé, animal raisonnable suppose qu'il y ait des animaux qui ne le soient pas) qui va s'élever de l'animalité pour conquérir sa place, pour se construire lui-même, et finalement contre Dieu. Bonald aurait beau jeu de dire qu'il en irait de l'animal raisonnable comme de l'animal-machine décrit par Descartes : de l'animal-machine à l'homme-machine de La Mettrie il n'y a qu'un pas, comme de l'animal raisonnable à l'animal tout court. Il y a là deux aspects opposés et complémentaires de la condition humaine. Au demeurant, chaque définition apparaît vite comme incomplète : l'articulation de l'intelligence et des organes est un peu floue, celle de l'animal et de la raison ne l'est pas moins.

Bonald comme Lordat dans leur supposé combat d'arrière-garde s'avèrent être vraiment novateurs. L'un veut bâtir une science objective de la société grâce à une sorte de calcul. L'autre aussi applique un calcul issu de la constitution ternaire de l'Homme au langage et devient un fondateur de la neuropsychologie cognitive, donnant son nom à un laboratoire toulousain du CNRS d'aujourd'hui. On pourrait même avancer que c'est à proportion du décalage avec la position dominante du temps qu'une telle fécondité peut apparaître.

Le discours de Bonald ou de Lordat permet de poursuivre le dialogue avec la science et le savoir objectif, sans sacrifier l'ouverture à un monde suprasensible. Tout au contraire, puisque Bonald voit dans la transmission du langage la preuve de l'existence de Dieu.

Il est tout à fait significatif que Bonald insiste autant sur sa définition de l'homme. C'est bien la preuve qu'il ne conçoit pas la société comme supérieure à l'individu, et de fait la somme des volontés individuelles ne suffit pas à créer une société constituée et ne peut assurer la conservation du plus grand nombre : "l'amour est le principe des sociétés organisées ou monarchiques parce que *l'amour* est le principe de conservation des êtres, et que la société constituée est une réunion d'êtres semblables pour la fin de leur *conservation*. Ainsi, volonté générale du corps social, volonté essentiellement droite et conservatrice, agissant par *l'amour* : Principe des sociétés constituées. Volonté particulière de l'homme, volonté nécessairement dépravée et destructive, agissant par la  *crainte* : Principe des sociétés non constituées<sup>(21)</sup>". On est loin d'une conception totalitaire. La société apparaît ainsi comme fonctionnant selon le modèle de l'individu, dont les actes visent d'abord à sa propre conservation. C'est là que la rencontre de Bonald et de Lordat prend tout son sens : l'Anthropologie médicale formule des lois de la vie qui expliquent, *mutatis mutandis*, le fonctionnement des sociétés. L'individu et la société sont organisés en ternaire, âme/principe vital/corps pour l'un, pouvoir/ministre/sujet pour l'autre. L'âme, "sens intime", est ce qui correspond au Mystère qu'est chaque homme et qui s'ouvre sur une transcendance. Le pouvoir lui aussi a une dimension de Mystère. Il s'est souvent établi par hasard, mais également par la cristallisation de nombreuses déterminations, géographiques, économiques ou culturelles. Il n'a pas par lui-même vocation à la vie éternelle, mais il est pourtant, lisible dans l'Histoire, le dévoilement progressif d'un

dessein qui surpasse les individus sans les annihiler. Ainsi de la France, *gesta Dei per francos*, car, comme l'écrit Joseph de Maistre "chaque nation, comme chaque individu, a reçu une mission qu'elle doit remplir<sup>(22)</sup>".

On voit que sur trois points que nous avons privilégiés, nature et fonction du langage, tripartition pouvoir/ministre/sujet, définition de l'Homme comme principe transcendant incarné via un "médiateur", tout consonne entre Bonald et Lordat. La rencontre aurait pu aller plus loin. N'y aurait-il pas une véritable projection du fonctionnement de l'être vivant sur celui des sociétés ? La "persévérance dans l'être", ou conservation, est un caractère premier de tout être vivant. C'est aussi celui de toute institution, qui fera passer sa propre conservation avant toute autre considération, quitte à ruser par l'instrumentalisation d'une philosophie politique mensongère, rédigeant par exemple une constitution assurant la séparation des pouvoirs, qui est une folie pour Bonald, car le pouvoir ne se divise pas. De même, toutes les lois générales du vivant que formule le vitalisme barthézien pourraient-elles sans doute trouver une application dans le fonctionnement collectif. On ne saurait ici détailler davantage.

Le combat contre-révolutionnaire de Bonald et Lordat peut être vu autrement que comme une aporie. Il a eu une fécondité propre, au-delà du but qu'il s'était donné. Traditionalisme bonaldien et anthropologie médicale montpelliéraine se complètent : en prenant appui sur l'Homme dans sa dimension physique et métaphysique, restant ouverts sur le Mystère de l'être tout en imaginant des descriptions nouvelles et objectives de l'homme ici-bas, ils restent dignes d'entrer en compétition loyale avec d'autres visions du monde. Cette tension respectueuse de l'autre n'est-elle pas la marque de la civilisation ?

## NOTES

- (1) F. Bedel de Buzareingues : Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald (1754-1840), Bull. Acad. Sc. et Lettres de Montpellier, 2005, 36, 147-157.
- (2) Une bibliographie récente très large, bien que non exhaustive, figure dans : L. de Bonald, *Réflexions sur l'accord des dogmes de la religion avec la raison*, Paris, Cerf, 2012. On citera notamment M. Toda, *Louis de Bonald, théoricien de la Contre-Révolution*, Étampes, Clovis, 1997. R. Spaemann, *Un philosophe face à la Révolution – La pensée politique de Louis de Bonald*, Paris, Cité, 2008.
- (3) L. de Bonald, *Législation primitive*. Cité d'après la 4e édition, Paris, Le Clère, 1847, p. 20-21.
- (4) Bonald, *Théorie du pouvoir politique et religieux*, Paris Le Clère, 1843, p. 3.
- (5) Denzinger, *Symboles et définitions de la foi catholique*, Cerf, 1996, §3026.
- (6) Bonald, *Du divorce...*, Paris, Le Clère, 1839, p.23 et *Recherches philosophiques...*, Paris, Le Clère, 1838, T.1, p. 301 sqq..
- (7) Ibid. p.304.

- (8) Sur l'importance pionnière de la pensée de Lordat voir notamment J.L. Nespoulous : Jacques Lordat (1773-1870) de Tournay (Hautes-Pyrénées) à Montpellier: la naissance de la neurophysiologie du langage, *Bull. Acad. Sc. et Lettres de Montpellier*, 2014, 44, 207-217 et J.L. Nespoulous : Jacques Lordat (1773-1870) : fondateur de la neuropsychologie cognitive ? De la description des symptômes à la modélisation du langage dans le cerveau-esprit humain. *Apport des modèles fonctionnalistes initiés par Jacques Lordat. Akademos*, N°32, 2013, 175-186.
- (9) Lordat, *Réponses...*, Montpellier-Paris, 1854, p. XCVII.
- (10) *Ibid.*
- (11) Denzinger, *op cit*, § 902.
- (12) Lordat, *Ibid*, p. C-CI.
- (13) Lordat, *Ibid*, p. XCVIII.
- (14) Lordat, *Ibid*, p. CI.
- (15) Ventura, *La Raison philosophique et la Raison catholique*, Paris, Gaume, 1852, p. 162-164.
- (16) Ventura, *De la vraie et de la fausse philosophie*, Paris, Gaume, 1852, p. 65.
- (17) *Ibid*, p.4.
- (18) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1964, II, p. 962.
- (19) Abbé Flottes, *Réponse à cette question...*, Montpellier, Séguin, 1859, p. 10.
- (20) Voir notamment, Lordat, *Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme*, Montpellier, Castel, 1844.
- (21) Bonald, *Théorie...*, cité dans *Réflexions...*, *op. cit.*, p. 128.
- (22) J. de Maistre, *Considérations sur la France*, Chapitre 2.